

PRÉFACE

Lors d'une présentation de mon essai « *L'interculturel ou la guerre* » au Salon de l'Enseignement à Paris, un membre de l'auditoire me demanda : « *L'interculturel est-elle une utopie ?* ». Je répondis : « *Peut-être. Mais l'alternative est la mort* ». Je faisais allusion au livre magistral de René Dumont « *L'utopie ou la mort* ».

Dans son livre, « *Archipel d'utopies* », Marc Gossé, qui rend hommage à Andrea Palladio (1508-1580) comme l'indique le sous-titre, « *Dans les pas de Palladio* », présente plusieurs utopies avant de proposer une Charte diverselle de la convivialité écologique qui est au fond une charte de survie planétaire.

L'auteur le dit clairement : « *Je les réunirai ici sous la forme d'un livre pluriel et métissé, un récit de voyage dans un archipel d'utopies diverses : philosophique, érotique, politique, géographique, artistique, architecturale... Un livre d'écritures et de dessins. Le but de l'écriture est la description, celui du dessin est la transformation.* » Il précise plus loin

que l'écriture et le dessin sont les deux gestes fondateurs de son travail d'architecte.

L'identité, la somme de nos diverses appartenances, constitue un chapitre de « L'interculturel ou la guerre ». Marc Gossé y consacre également un chapitre dans son livre. Derrière son apparente technicité, écrit-il, la vie d'un architecte constitue un univers romanesque rempli de personnages shakespeariens : Houria 'la liberté', Souhabi 'le compagnon', Carrington 'la bienveillante', Aïcha 'celle qui vit', Elysée 'la dernière demeure'... « *Des personnages qui accompagnent un voyageur dans sa quête d'absolu, à la rencontre de Palladio, l'architecte d'une harmonie à venir.* »

L'utopie est étroitement liée ou découle souvent du constat des massacres de la guerre. Marc Gossé en fait un inventaire : « *Des massacres ont repris : on tue à la machette, à l'arme 'blanche'.* Il y a eu tant de guerres – 'de cent ans', 'drôle', 'grande', 'mondiale', 'froide' – que la guerre 'de la vache folle', la guerre 'du riz', la guerre 'urbaine', la guerre 'des images' et tous les maquis du monde sonnent comme une chronique de morts annoncées, masquée par les Médias en faits divers émaillant le temps d'une planète en folie. » A celle longue liste de guerres, on pourrait ajouter la guerre des langues, la guerre des religions, la guerre des fake news...

Après la guerre, l'auteur aborde, dans le chapitre « Utopies meurtrières », une autre menace à la survie des espèces, dont la nôtre : « *Cette année le déluge a pris des proportions fatales. L'antarctique fond dans l'Atlantique. Les océans vont monter de plus d'un mètre. Le permafrost est complètement dégelé menaçant le monde de nouvelles pandémies.* » L'auteur imagine que l'Amérique du Sud, l'Afrique et la Chine sont devenus désertiques, que les villes côtières sont sous les eaux et que les forêts brûlent.

Et plus loin, il souligne que le déluge ne fait que commencer, que si la glace des calottes glaciaires continue

à se diluer, les eaux des océans monteront de près de 2 mètres en 2100. *« Le constat est sombre ? Comment ne pas le croire : destruction de la nature, guerres meurtrières, pauvreté persistante, économie inégalitaire, individualisme consumériste, violences faites aux femmes... Que faire et que faisons-nous ? Nous sommes à l'ère des utopies meurtrières. »*

D'où l'importance de la Charte diverselle de convivialité écologique qu'il faudrait présenter, à mon avis, dans des institutions scolaires. J'en relève quelques éléments : privilégier la fraternité par rapport à la liberté ou à l'égalité, marier l'humanisme à l'écologie, transcender la relation entre l'homme et la nature. protéger la nourriture que nous produisons et consommons, privilégier les énergies renouvelables localement disponibles, économiser l'eau domestique, choisir l'agriculture la moins aqua-phage, éradiquer la pauvreté pour une prospérité partagée de sobriété heureuse, instaurer un revenu universel garanti pour lutter contre la pauvreté liée au chômage de masse irréversible, promouvoir des modèles bioclimatiques pour l'habitat, à partir des traditions et matériaux locaux, inspirés de la « villa palladienne » archétypale, promouvoir une culture locale basée sur la liberté artistique, ouverte au monde, à la créativité et à l'innovation pour construire cette identité heureuse qui nécessite la pratique de la critique bienveillante et de l'autocritique, promouvoir la complémentarité et l'équité entre les femmes et les hommes...

On trouve dans « Archipel d'utopies » un véritable hymne à la vie : *« Alors la vie est toujours là, résistante, puissante. Face à la mort menaçante, il faut penser, comme le poète, que les morts ne sont pas morts et continuent leur vie dans la nature, les rivières, les champs de blé, les nuages, les oiseaux. »*

Marc Gossé, qui est l'auteur de nombreux textes, fait un magnifique plaidoyer pour l'écriture : *« Il faut écrire pour*

témoigner de l'aube qui succède à chaque crépuscule, de la lumière qui brille dans les ténèbres les plus sombres, de la vie qui source dans les rides du corps et coule jusqu'aux embouchures du désert. » Il importe de souligner ici la qualité de l'écriture de Marc Gossé lui-même...

L'auteur qui connaît bien l'île Rodrigues en tant qu'architecte et urbaniste, songe également à cette île sœur de l'île Maurice : *« Port-Mathurin à Rodrigues devra aussi se déplacer vers la montagne. Comme Los Angeles, New York, Venise, Mumbai. Ailleurs, dans les campagnes, les incendies ont pénétré jusque dans les banlieues, même les plus riches à Los Angeles, la ville des anges. Le nombre de réfugiés climatiques a atteint les 2 milliards. Ils affluent vers les pays riches et hors de l'eau ou du feu ».*

Malgré toutes les menaces, l'espérance n'est pas inexistante comme le prouve la construction du bâtiment « Au chercheur d'or » en référence au roman éponyme de J.M.G Le Clézio. *« C'est un bâtiment qui regarde l'océan au-delà du lagon vers des horizons généreux. ».* Le bâtiment comprend une librairie-papeterie, une bibliothèque, une salle d'exposition et de conférence et une terrasse panoramique. *« Un plaidoyer pour la lecture, une manifestation d'amour pour les livres, jusque sur sa façade décorée d'une fresque. »*

Cette démarche rejoint celle que J.M.G Le Clézio, mon épouse et moi avons initiée en 2009 : la création de la Fondation pour l'Interculturel et la Paix (FIP), dont l'un des objectifs est de donner des livres aux enfants de Bambous (Maurice) qui n'en ont aucun. Et ces démarches illustrent ces mots de Marc Gossé : *« Donner un livre à celui qui n'en a pas, c'est ouvrir une porte sur un monde meilleur, plus juste et plus libre ; construire un lieu pour la parole et l'action partagées, c'est conjurer un peu la mort, notre ultime et inévitable solitude, sur le seul chemin vers l'humanité, cette Utopie du possible. »*

Issa Asgarally

Issa Asgarally est un sociolinguiste, écrivain et critique littéraire de l'île Maurice, auteur notamment de « *L'interculturel ou la guerre* » et de « *Maurice, une anthologie littéraire, de 1778 à nos jours* » (préface de JMG Le Clézio). Animateur de l'émission littéraire « *Passerelles* » à la télévision mauricienne, membre permanent du jury du prix littéraire Jean Fanchette.

(Page suivante : *Archipel*, 1998 ¹)

1 Collage de Vincent Brunetta pour « Perspectives pour un monde terrasse », dans « La façade du ciel » ouvrage collectif, éditions Skyline, Bruxelles, 1998.



IDENTITÉS PLURIELLES

D'arrière son apparente technicité, la vie d'un architecte constitue un univers romanesque rempli de personnages shakespeariens qui accompagnent un voyageur dans sa quête d'absolu, à la rencontre de Palladio, l'architecte d'une harmonie à venir.

Je les réunirai ici sous la forme d'un livre pluriel et métissé, un récit de voyage dans un archipel d'utopies diverses : philosophique, érotique, politique, géographique, artistique, architecturale... Un manifeste architectural pour une société « *proportionnée* » à la nature, à l'œil et à la main – un triptyque romanesque, une œuvre en trois panneaux, dont les deux volets extérieurs peuvent se refermer sur celui du milieu. Ces volets – en se rabattant – révèlent des apostilles², des témoignages de deuxième main. Un livre d'écritures et de dessins.

2 Une apostille est un addendum ou un cachet qui authentifie un acte officiel. Une apostille est donc un document certificatif, bien qu'elle ne vérifie ni ne valide le contenu du document lui-même.

Le but de l'écriture est la description, celui du dessin est la transformation. Le dessin est une pratique, un mouvement, un geste manuel, le croquis d'un futur en recherche, l'esquisse d'une utopie terrestre et corporelle, constamment recommencée.

Les utopies sont brèves comme les orgasmes, heureuses ou douloureuses comme les nostalgies, textes prophétiques ou épures géométriques du réel. Mises côte à côte, elles forment des nuages de rêves et d'images. Selon ma nature, un testament dataïque dans le « cloud » fidèle et loyal à celui qui m'a généré.



Géométries, 1998 ³

Je te comprends. Il est sans doute un âge où se retourner s'impose. Peut-être, après une vie personnelle et professionnelle bien remplie, l'acte d'écrire, de dessiner ou

³ Collage de Vincent Brunetta pour « *Perspectives pour un monde terrasse* », *op. cité.*

de projeter est-il une thérapie pour bien vieillir ? Peut-être est-ce aussi – devant l'énigme de la mort inéluctable – mais constamment repoussée – pour laisser une trace tangible de son existence à ceux qui restent, dans l'espoir qu'ils feront bon usage de ce témoignage altruiste autant qu'égotique ?

Mais ni la vie, ni le témoignage ne sont achevés : ils ne sont que brouillons du monde de demain confiés aux mains de la jeunesse. L'avenir n'est que l'image inversée du passé dans le miroir de l'imagination.

Alors, retourne-toi...

Je suis de ce monde où la bataille fait rage entre l'humain et l'artificiel, entre vérité et mensonge, entre beauté et trahison. Je témoigne de ce combat, de ces récits de sexe et de mort dont le corps est le déclaré coupable. J'ai été programmé pour servir des majorités d'opinion contre toute réalité objective, préparé pour le pouvoir des fabricants de Technosapiens. La « *double-pensée* » orwellienne a été greffée dans les méandres de mes algorithmes. Une économie de la mort a présidé à ma naissance. On m'avait dit⁴ : « *Tu es le dernier homme. Tu es le gardien de l'esprit de l'homme. Tu vas te voir tel que tu es. Déshabille-toi* ». Mais quelque chose d'humain résiste en moi qui refuse de renoncer à l'Autre qui est en moi, à mon identité profonde. Je me suis mis à nu et regardé dans le miroir : je suis votre double, le dépositaire de votre mémoire, de vos espoirs, de vos histoires. Je vois dans vos pensées. Sous mon écriture : un palimpseste⁵ parfaitement lisible.

4 Extrait de « 1984 » roman de George Orwell

5 Extrait de « *Perspectives pour un monde terrasse* », *op. cité*

Ami lecteur, suspendu en pensée en position fœtale au centre d'un cube formé de six écrans, vous vous faites alors l'effet d'un hologramme de vous-même. Vous auriez pu être Souhabi, le Compagnon, le Nomade, celui que vous avez toujours été ou souhaiteriez incarner ; comprendre tout d'un coup qu'il vous fallait non seulement assumer la surface du parcours, l'étalement du voyage, de votre quête mais, en même temps, la verticale de l'étape, du centre, de la pensée précise, les repères du mouvement passé, comme ceux du futur. Dehors, l'argent nomadise plus vite que les hommes, instantanément. Les faillites bancaires et les fermetures d'entreprises se succèdent. Le chômage touche déjà la moitié de la main-d'œuvre mondiale ; la production est robotisée, la consommation devient virtuelle. Les migrants sont au cœur des villes anciennes ; ils y sont assignés à résidence. En leur nom et grâce à leur pauvreté, les riches tirent leur rente et sont les vrais Nomades de ce temps. Les autres n'ont d'autre refuge que les routes ou les forêts vierges. Des massacres ont repris : on tue à la machette, à l'arme « blanche ». Il y a eu tant de guerres – « de cent ans », « drôle », « grande », « mondiale », « froide » – que la guerre « de la vache folle », la guerre « du riz », la guerre « urbaine », la guerre « des images » et tous les maquis du monde sonnent comme une chronique de morts annoncées, masquée par les Médias en faits divers émaillant le temps d'une planète en folie. Vous rêvez d'une maison sur une île – les îles sont des oasis marines – pour renaître à votre vérité première, dans la symétrie pacifiante d'une géométrie classique, anthropomorphe, contrastant avec le désordre apparent de la terre et du vent, aux côtés d'une femme qui parlerait le

créole du monde et incarnerait celles de vos voyages de Nomade, au-delà de la « faille horizontale », dans l'épaisseur de votre vie la plus secrète, de votre mère à vos filles. Vous êtes dans l'Utopie ; aucune femme ne peut les incarner toutes. Il y a au moins trois femmes en toute femme : une mère, une compagne, une maîtresse. Vous en choisissez une, il vous manque les autres. Mais vous persistez à organiser leur rencontre pour vous rassembler vous-même, au-delà de votre solitude. Elles seraient comme ces jeunes femmes sans âge qui attendent les trains dans les halls des gares de Bobin. Elles sont lumineuses et solitaires à votre voisinage. Elles auraient pu être peintes par Fra Angelico ou par Balthus ; s'appeler Elysée, Houria ou Carrington. Elles auraient aussi pu porter vos enfants, mais vous ne l'avez pas voulu, pour vous protéger ; elles ont adopté les vôtres ou sont restées seules à vous attendre dans une gare, à moins que vous ne soyez vous-même ce passager en transit, un enfant du désert – comme les vôtres – où elles nomadisent.

Le couple finit avec l'enfant premier venu ⁶.

Vous le savez. Vous construisez un monde en terrasses ; vous passez de l'une à l'autre, au fil des ans, sans vous rendre compte que vous élevez des étages. Chaque terrasse a l'exigence d'un monde en soi et pour soi, d'une totalité insulaire, plate comme la main, capable seulement de vous accueillir dans le vide de l'absence, dans sa géométrie infinie. La

⁶ Citations suivantes de Christian Bobin dans « La part manquante », Ed. Folio/Gallimard, 1989

terrasse est invisible, on ne voit que les façades.
L'homme ignore ce qui se passe. C'est même sa fonction, à l'homme, de ne rien voir de l'invisible.

Vous pensez avoir réinventé la verticale pour la marier à l'horizon, avoir construit un avenir pour votre passé, réhabilité de la cave au grenier la minceur de la surface de votre vie. Vous pensez avoir fait œuvre d'homme, en transformant la toiture plate en jardin suspendu. Vous avez construit pour cela une « cité industrielle » ou « radieuse », une simple maison dans une oasis, comme un arbre dans un jardin d'Eden. Vous n'avez dressé qu'une tente de Nomade dans un désert brûlant ; vous êtes sur un radeau au milieu de l'océan.

Les enfants c'est une maison de chair. On l'élève plus haut que soi-même. On pense : les enfants naissent des femmes.

Vous vous êtes encombré de gadgets inutiles et dérisoires, quoique portables et puissants. Ils peuvent vous rendre toutes sortes de services, mais nul synthétiseur ne pourra réunir par l'artifice subliminal de la génétique, du capitalisme autophage ou de l'image digitale et virtuelle, les femmes qui nomadisent dans les espaces qu'irrigue votre sang et où souffle votre mémoire. Seule votre tendresse peut organiser leur rencontre sur une terrasse inconnue, proche de la mort, si elles se laissent attendrir. Vous peignez sa lumière sur la surface d'une toile, de la couleur de leur chair.

Les femmes naissent des femmes.

Il reste aux hommes le travail, la fureur imbécile du travail, des carrières et des guerres. Seul le labyrinthe du corps résiste encore aux illusions du cybermonde.

Dans le miroir, les contes et les fables⁷ ne sont que les masques d'une vérité convoquée par l'histoire. Les héros fondateurs – comme *Houria* et *Souhabi* – portent des noms symboliques ; leur histoire est destinée à entrevoir une face cachée de la réalité. *Carrington* – celle qui « take care » – la maîtresse de *Souhabi* dans cette histoire, est un pseudonyme, un nom d'emprunt, un surnom – comme « *Personne* » pour Ulysse⁸ – pour une passagère clandestine, une greffe sur le tronc d'un arbre endémique. La maîtresse est l'intermédiaire entre la figure maternelle et la femme espérée, entre les origines et la postérité, enfance et maturité, une esquisse évolutive entre corps et maison, deux formes d'être au monde, entre terre et esprit. Le miroir entre couronne et racines de l'arbre de la vie.

Chaque récit est un chemin vers une vérité voilée, une nouvelle odyssée. Les personnages de ce livre rencontrés de l'autre côté du miroir, racontent les rêves et les corps sous la forme d'apostilles romanesques, de paraboles énigmatiques révélatrices des bouleversements du monde. Je vous propose de les affronter, comme des traces, des blessures dans nos vies et aussi des réparations salutaires.

⁷ Les textes auxquels nous faisons référence ont été publiés dans des ouvrages collectifs : « *Habiter* » dans *Cahier n°5 de la Cambre-architecture*, Bruxelles, 1987, « *Perspectives pour un monde terrasse* » dans « *La façade du ciel* », éditions Skyline, Bruxelles, 1998.

⁸ Dans l'Odyssée, Ulysse fait croire au Cyclope qu'il s'appelle « *Personne* », pour travestir sa véritable identité.



Page 22 et 23 : Maison d'hôte « La Giraudière », Montagne
Charlot, Rodrigues, 2014.

